

Thèmes chrétiens chez Paracelse

Présentation et sélection de Charles d'Hooghvorst ⁴⁹³

Traduction de la présentation par Pierre de Meeüs

Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, dénommé Paracelse, est né dans la ville Suisse d'Einsiedeln en 1493.

Fils d'un médecin de famille noble, il abandonna sa ville natale à douze ans et, jusqu'à sa mort en 1541, il voyagea dans toutes les capitales européennes, pour s'instruire et pour enseigner.

Ses connaissances englobaient toutes les sphères du savoir, raison pour laquelle il fut appelé *Prince de la Renaissance*.

Passionné par la médecine et l'alchimie, il se distanca des terribles et stériles disputes de la Réforme et de la Contre-Réforme et dédia toute sa vie à la diffusion de la tradition authentique, à propos de laquelle il a écrit de nombreuses œuvres.

⁴⁹³ Ce texte est paru à l'origine dans *la Puerta*, n°53 (1998). Il a récemment été republié en espagnol sous le titre « Reflexiones sobre el cristianismo de Paracelso » dans Carlos del Tilo, *Cervantes y la Cabala Cristiana*, Arola Editors, Tarragona, 2020, pp. 175 à 185.

Charles d'Hooghvorst (1924 – 2004), alias Carlos del Tilo, a été un des premiers auteurs du XX^e siècle à faire connaître très largement l'hermétisme et l'alchimie, en Espagne et dans l'ensemble des pays hispanophones. L'œuvre de Paracelse a été au cœur de ses études. Plusieurs textes de ce monument de la littérature hermétique ont été présentés dans *la Puerta : Manuel de la Pierre Philosophale* (N°11), *La Philosophie subtile* (N°10) et dans le numéro thématique consacré à *l'Alchimie*. Présentés et traduits par Emmanuel d'Hooghvorst, ils sont ensuite parus, en français, dans la revue *Le Fil d'Ariane*. *La Philosophie subtile* et *Le Manuel ou traité de la Pierre Philosophale médicinale* ont été publiés par les Éditions Beya dans E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. II, Beya, Grez-Doiceau, 2019, pp. 87 à 135.

Nous avons repris certains fragments présentés ci-après. Les réflexions sur des thèmes de base du christianisme ont la saveur des retrouvailles intimes avec la propre origine de Paracelse.

Des dons du Père, du fils et de l'Esprit-Saint⁴⁹⁴

Si je vous parle de la Trinité, c'est aussi pour que vous compreniez tout ce que nous avons reçu sur terre en matière de dons et de talents.

Nous avons reçu un don du Père, un autre du Fils, un autre de l'Esprit. Par conséquent tous les hommes ont besoin de la Trinité ; car celui qui a besoin du Père a aussi besoin du Fils et de l'Esprit-Saint ; et celui qui reçoit du Fils, reçoit également du Père et de l'Esprit-Saint.

Nous savons que les hommes diffèrent entre eux. Certains croient en Dieu le Père, non pas comme un père, mais comme en un créateur. Ce sont surtout les non-chrétiens qui pensent ainsi : ils voient en Dieu le Père tout ce que leur foi leur permet d'y voir, c'est-à-dire le créateur dont ils tiennent leur nature de créature. Ils croient en Dieu dans la mesure précisément où ils attendent et obtiennent de lui nourriture, biens, argent. Ils ont foi en ce qu'ils voient.

Voici le premier don de Dieu le Père qui a créé le ciel et la terre pour le bien-être de l'homme. En prenant conscience de cela, le monde entier croit au créateur du ciel et de la terre, chrétiens et non-chrétiens, tous pareillement ; à cette différence toutefois que les chrétiens reconnaissent en Dieu le créateur aussi le père ; le père dont est né, d'une vierge, un fils. La foi en Dieu se divise ainsi en deux : la foi en Dieu créateur et la foi en

⁴⁹⁴ Cette sélection a été réalisée à partir du livre de Lucien Braun, *Évangile d'un médecin errant*, Arfuyen, Paris, 1991. 1. Des dons du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, pp 20-23. 2. De la résurrection des corps, pp 25-29. 3. Reconnaître les faux apôtres, pp 61-65. 4. Continuité de la mission apostolique, pp 66-68.

Dieu créateur et père. Mais Dieu laisse luire le soleil sur tous les hommes, qu'ils soient d'une foi entière ou pas. Ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils voient, savent qu'ils ont ce qu'ils ont de Dieu le créateur ; ils ne croient pas en le Fils, ni en l'Esprit-Saint. Ils ne bénéficient donc pas du royaume du Fils, ni des dons de l'Esprit-Saint. Il s'ensuit qu'ils ne seront pas, après leur mort, du nombre des élus, car la foi en le créateur ne suffit pas à les rendre bienheureux ; par contre ceux qui croient en le Fils recevront du Fils la vie bienheureuse. Sachez donc que la foi en le créateur est une foi juste, mais non une foi pleine.

L'autre don, qui vient aussi de la Trinité, mais qui procède du Fils, ne concerne pas les biens visibles et périssables, ni quelque autre chose terrestre, même s'il a été donné au Christ de nourrir mille personnes avec quelques pains d'orge. Mais cela relevait de la puissance du Père, non de celle du Fils ; par là il a seulement manifesté que le Père aussi était en lui, et lui dans le Père en tant que créateur du ciel et de la terre.

Le don du Fils c'est de faire advenir la nouvelle créature, l'homme nouveau, qui jouit d'un corps éternel et immortel. Sachez que le don du Fils est celui de l'avènement d'un autre monde, qui est bien plus que le Paradis qui a été créé avant la naissance de l'homme nouveau – tout comme le monde a été créé avant la naissance d'Adam ; et de même qu'Adam a été créé en dernier, de même l'homme nouveau a été créé en dernier. Voici le don du Fils qui est de nous ouvrir un monde nouveau, un paradis ; de nous doter d'un corps angélique qui ne connaît pas la mort, ni la maladie ; de nous introduire dans un monde sans haine, sans péché. Et c'est lui, le Fils, qui nous y donne la nourriture et tout ce dont nous avons besoin.

Dans le *pater noster* nous demandons le pain quotidien. C'est le chrétien qui le demande, et lui seulement, pour la raison que c'est à Dieu en tant que père que s'adresse la prière ; il nous le donne non pas uniquement comme créateur – ainsi qu'il le donne aux païens et aux incroyants – mais en tant que père. Le Christ par contre a dit : *Bienheureux ceux qui mangent le pain*

*dans le royaume des cieux. C'est d'un autre pain qu'il s'agit : c'est le pain que le Christ nous a donné lors de son dernier repas avec les apôtres, au moment où il leur a dit : Dorénavant, je ne mangerai et ne boirai plus avec vous jusqu'à la fin des temps dans le royaume des cieux. C'est le pain que le Christ a créé et institué pour la nouvelle créature, un pain qui n'est pas compris dans le *pater noster*.*

Le don du Fils ne va donc qu'à ceux qui croient en le Fils et qui reçoivent de lui la nouvelle naissance c'est-à-dire la béatitude, la rédemption et le royaume éternel. C'est en cela que le don du Fils diffère de celui du Père.

Pour ce qui est de l'Esprit-Saint, il n'est pas le créateur d'une troisième naissance, à la manière dont le Père est l'auteur de la naissance selon le temps et le Fils l'instaurateur de la naissance pour l'éternité. Le don de l'Esprit-Saint est d'éclairer l'ancienne et la nouvelle naissance.

Ceux qui ont l'intelligence pour voir en Dieu le créateur de toutes choses reçoivent cette lumière de l'Esprit-Saint ; mais ce n'est qu'une lumière naturelle et non une lumière qui conduit à la vie éternelle, car elle procède du créateur, non du Fils. C'est ainsi qu'il s'est trouvé bon nombre de têtes savantes et érudites chez les non-chrétiens, éclairées par l'Esprit-Saint, tels Aristote, Platon, Virgile, etc.

Mais l'Esprit-Saint qui émane du Fils procure la lumière éternelle à ceux qui croient en le Fils. Plus forte est la foi, plus intense est la lumière, plus elle procure la sagesse. Mais c'est le même et unique Esprit qui procède du Père et du Fils, allant de Dieu créateur à la créature, et du Fils à ceux qui ont la foi chrétienne.

L'Esprit-Saint est par conséquent bénéfique aux non-chrétiens puisqu'il éclaire et leur fournit l'intelligence des choses de la nature ; plus ils cherchent plus ils jouissent de la lumière naturelle ; mais ils ne bénéficient pas de la lumière que donne le Fils. A chacun, il est par conséquent donné en

proportion de sa foi, aussi bien au chrétien qu'au non-chrétien. La lumière naturelle vient du Père ; mais la lumière spirituelle qui vient du Fils augmente et fortifie l'intelligence qui vient du créateur.

De la résurrection des corps

Il est de notre résurrection comme de la naissance de Samson. Né d'une femme stérile, Samson n'est pas venu au monde selon l'ordre de la nature. Il en va de même pour nous : de notre corps d'Adam, stérile, naîtra un corps nouveau, le corps de la résurrection, et cela par la puissance de Dieu. Ce corps nouveau sera merveilleux comme le fut Samson.

C'est pourquoi le corps que nous avons à présent ne vaut pas pour la gloire. Voyez, il se défait et éclate dans le feu. Or, le corps à venir, le corps glorieux, né de la puissance de Dieu, doit être un corps qui dure, qui persiste. Seuls par conséquent ressusciteront les enfants de Dieu, et non les enfants des hommes comme le pensaient les juifs qui, pour cette raison, prenaient tant soin de leur corps. Ce corps n'ira pas au Ciel, pas plus que ne vont au Ciel les pierres de la terre ; mais aussi difficile qu'il est de croire que les enfants puissent naître de pierres, aussi difficile est-il de penser que de notre corps puisse naître un autre corps. Et pourtant c'est de notre corps d'Adam, mais non pas avec lui, que surgira le corps glorieux ; et notre corps demeurera dans la terre maternelle.

La résurrection, c'est comme les semailles : le corps demeure dans la terre, y pourrit et s'y décompose ; il ne sera pas glorifié. Sera glorieux ce qui en naîtra : les roses, le corps céleste. L'arbre n'est pas la graine. Ce processus prend du temps ; et comme il prend du temps, notre corps aussi, dans la terre, devra y attendre le jour du Seigneur.

À quoi est destinée la graine ? Non pas à ce qu'elle demeure une graine, mais que d'elle procède la plante dont elle porte en elle l'essence. Car la graine en tant que graine n'est

rien. Mais celui qui de la graine sait faire naître le fruit, celui-là aussi sait faire surgir de notre corps le fruit. C'est alors que le corps ancien verra dans le corps nouveau son sauveur. Voilà, en notre demeure terrestre, de quelle nature est notre espérance.

Adam a été plongé dans un profond sommeil, afin qu'il ne vît point comment fut tirée de lui Eve, sa compagne. De la même façon nous serons plongés dans un profond sommeil jusqu'au jour du jugement dernier. Nous n'en connaissons pas le jour, ni ne savons comment se fera notre résurrection. Il ne sert à rien de vouloir chercher à comprendre ces fins dernières, car nos raisonnements ne sont que folie devant Dieu. Mais cela ne doit pas nous faire mésestimer la philosophie, car Dieu veut que nous apprécions et découvriions ces choses à partir de l'ordre de la nature, dans la mesure qui nous est appropriée ; pourtant cela n'est qu'une ombre par rapport à la réalité.

L'homme doit ressusciter en vue du jugement, qu'il soit froment ou nielle. Il ressuscitera pour la gloire, ou pour la damnation. Ceux qui sont comme le froment vivront, ceux qui sont comme la nielle, quoique ressuscités, seront reconnus comme morts. Car Dieu est Dieu des vivants, c'est-à-dire Dieu de ses enfants, de ceux qui sont nés de lui. Et sont enfants de Dieu ceux qui accomplissent sa volonté et qui le servent en tant que créatures nouvelles ; et qui, tout en portant en eux la semence destinée à pourrir, ne vivent pas selon la loi de celle-ci.

La semence ne porte pas en elle ce qui procédera d'elle, ce qui en naîtra. C'est plutôt un don, une grâce qui est placée en elle. Voyez la rose ou la lavande : Dieu a placé dans la vieille semence une vertu afin qu'en se décomposant il en naisse une chose nouvelle. S'il le fait pour une graine naturelle, il le fait encore plus pour l'homme.

Le vieil Adam n'est rien devant Dieu, sinon une semence. S'il se nourrit bien et s'il boit bien, cela ne l'avance nullement en vue de la gloire. Si le vieil Adam demeure ce qu'il est, s'il n'a

pas en lui la grâce, il est déjà condamné quoi qu'il fasse. Ne nous attachons pas trop à notre corps, pas plus, en tout cas, qu'il ne convient à une semence que l'on cherche à conserver en bon état jusqu'au jour des semailles.

Ce corps devrait-il être conservé ? Voudriez-vous que nous allions au Ciel avec notre corps d'Adam, avec notre corps et ses misères ? Ce serait un curieux Paradis ! Si le Paradis ne devait être que le lieu de nos corps rénovés, ce serait une fontaine de jouvence, non un Paradis. Ce serait une farce. Le vrai Paradis nous a été acquis par la mort du Christ ; ce n'est pas une fontaine de Jouvence, mais une glorification, une transfiguration. Nous devrions méditer davantage sur la résurrection du Fils de Dieu, car notre résurrection est de même nature : nous ressusciterons par lui et en lui.

La rose, le lys, la giroflée, l'anthericum se nourrissent et se désaltèrent de ce qui vient de la terre. Mais en même temps, ils se nourrissent de ce qui vient d'en haut : de la rosée, de la pluie. N'est-ce pas leur pain du ciel ? Mais la manière dont ils s'en nourrissent ne nous est pas visible. Il en va de même pour l'homme : la rose en nous, notre corps céleste, se nourrit aussi de ce qui vient d'en haut, de la main du Christ. Et tout comme la rose se nourrit de la rosée et de la pluie, ainsi se nourrit la nouvelle créature de la rosée qui vient d'en haut, car l'homme est plus que la rose.

La nature est riche en mystères, et la philosophie, la lumière naturelle nous permettent de les reconnaître ; mais la philosophie n'a jamais essayé d'approfondir l'autre créature ; elle s'est contentée de connaître les choses de ce monde.

Mais le vrai philosophe doit penser le Ciel et la terre ; car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la parole qui nous vient de la bouche de Dieu. Si l'homme en vit, la nature en vit également. En effet, qui peut comprendre comment une plante se nourrit, comment elle guérit ? Il est inutile de dire qu'elle a telle ou telle vertu. C'est Dieu qui a placé en elle la force qui guérit, là où il l'a voulu, quand il a voulu.

Si nous voulons croire, conformément au Symbole des Apôtres, en la résurrection de la chair, nous devons la comprendre à partir de l'autre corps, et non à partir du premier, du corps d'Adam ; car celui-ci retournera à la boue pour la mort éternelle. Le corps sensible est comme le sel affadi en face du vrai sel ; rien n'est, en lui, digne de gloire – il est comme la nielle au milieu du blé.

Tout ce qui brille n'est pas or, mais seulement le métal purifié de ses scories et qui a subi l'épreuve de l'eau forte et de l'antimoine. C'est là l'épreuve de l'or naturel ; mais il en faut beaucoup plus lorsqu'il s'agit de l'homme de la nouvelle créature. Non pas que la boue soit transmuée et changée en métal précieux, et ainsi ennoblie, mais parce que la boue sera séparée de la perle comme un accident. C'est la perle qui assurera la glorification, non pas parce que d'impure elle serait devenue pure, mais parce qu'elle se trouvait simplement logée dans l'impur comme les étoiles dans les ténèbres. Mais le corps nouveau brillera encore plus que les étoiles.

C'est lorsque nous serons ainsi glorifiés que nous monterons au Ciel pour nous asseoir à la table que le Père qui est dans les cieux nous y a préparée, et partager le repas avec son Fils. C'est pourquoi il existe une différence entre la résurrection et la montée au Ciel. La résurrection consiste dans la séparation d'avec le corps mortel et l'entrée en possession d'un corps immortel. Les bienheureux rejoindront le sein d'Abraham, les réprouvés le purgatoire jusqu'à ce que vienne le jour du jugement. Alors les bienheureux iront dans le royaume de Dieu et seront libres ; alors le purgatoire sera supprimé et ceux qui y séjournaient iront en enfer. Le sommeil dont parle l'Écriture consiste dans l'attente en un lieu dont nous ne savons pas où il se situe.

Le Christ est pour nous un exemple ; que l'homme ressuscite le troisième jour, ou le premier, ou beaucoup plus tard, nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir ; mais la résurrection du Christ nous enseigne qu'il ne s'agit pas seulement d'un événement unique, mais que cela nous

concerne tous. En effet, si nous avions dû aller au Ciel avec notre corps d'Adam, alors le Christ n'aurait pas eu le besoin de s'incarner. Mais le Christ nous a montré comment opère l'Esprit ; ne va au Ciel que ce qui est au Ciel. Et personne ne peut parvenir à la paix éternelle s'il n'est pas né de Dieu.

C'est pourquoi nous ne devons pas mettre notre espoir dans le corps mortel. Car même si nous lui imposons des privations, il n'en aura nulle récompense – comme s'il s'agissait de faire de tels calculs ! Ces mortifications relèvent plutôt de la mélancolie qui est chose humaine et terrestre. Le Christ en dit : *Ils m'honorent des lèvres*, c'est-à-dire agissent à partir de la mélancolie. Les sanguins, eux, se font entendre par les chants et les orgues ; mais leurs offices sont loin de Dieu. Les bilieux voudraient répandre leur sang ; et les flegmatiques être des prébendiers. Mais si cela était valable, les païens et les Turcs deviendraient, eux aussi, bienheureux. L'œuvre de Dieu serait alors inutile ; et notre foi aussi.

Mais ne demeurera que le corps spirituel. C'est à partir de lui que nous devons jeûner et prier, et nous entraîner à la vertu, et non à partir de la trop humaine mélancolie. C'est pourquoi il convient de marquer la différence entre les deux corps. Notre corps spirituel se détachera du corps d'Adam comme le fruit se détache de l'arbre.

Reconnaître les faux apôtres

L'été se donne à connaître par des signes. L'on sait par eux qu'il est proche, qu'il arrive. Toutes choses sont ainsi marquées de signes par lesquels on peut connaître ce qui va arriver, ce qui va nous arriver. De même que l'été ne peut arriver sans que les feuilles ne poussent sur l'arbre, de même rien ne nous arrive sans signes avant-coureurs, favorables ou défavorables. Le nuage laisse présager la pluie, le tonnerre, la tempête. Il faut, aussi bien qu'on sait reconnaître l'été, savoir reconnaître les faux prophètes et les distinguer des vrais.

Pour y parvenir, il faut juger de l'ensemble, et non pas s'arrêter à un détail – comme firent les pharisiens. Car la chaleur n'est point signe de l'été, mais la verdure, la croissance et tout ce qui l'accompagne ; il arrive, en effet, qu'il fasse chaud aussi en hiver.

Voyez, toute grande transformation représente un règne, une monarchie. Une découverte importante constitue une telle monarchie aussi longtemps qu'elle fait sentir ses effets – peu importe le domaine : que ce soit dans le monde intellectuel, le monde politique, le monde spirituel. David inaugure la monarchie des prophètes. Adam la monarchie des générations jusqu'à la fin des temps, le Christ la monarchie de la rédemption, César la monarchie des empereurs, Melchisédech la monarchie des prêtres, Salomon le règne de la sagesse, Jean-Baptiste le règne de la prédication et de la pénitence, Jean l'Évangéliste la monarchie des prophètes du Nouveau Testament – et ainsi de tous les autres, chacun dans son domaine, dans le mal comme dans le bien.

Mais il n'existe pas de monarchie, grande ou petite, qui ne soit marquée de signes se rapportant à son développement et sa transformation futurs. Pour ce qui est de la monarchie d'Adam, les six jours de la création du Paradis représentent l'annonce que le monde a été créé pour lui – avant même qu'il ne fût créé pour lui-même. Le serpent a été le signe précurseur de la tentation et du péché de l'homme, car il n'y aurait eu, sinon, aucune raison qu'il entrât au Paradis et qu'il y parlât. Ainsi, lorsqu'un événement sort du cours naturel des choses, il devient le signe que du nouveau va faire son apparition dans l'histoire des hommes.

Il importe, par conséquent, que nous nous exercions dans la connaissance des signes. Nous deviendrons alors habiles, comme l'est le paysan dans son champ, et prévoyants ; habiles à distinguer les signes, ceux de la floraison et des fruits, ceux de la chute des feuilles – les signes du printemps et les signes de l'automne. Car rien n'arrive sans signes avant-coureurs, agréables ou pénibles. L'épée constitue le signe

précurseur de la blessure ; l'envie et la haine le signe des effets qui en naissent. Soyons attentifs au commencement et au développement des choses ; à partir de là, nous pourrions prévoir ce qui va s'ensuivre.

Mais celui qui cherche à connaître les choses à partir de leur fin doit aller à rude école s'il ne veut pas manquer les signes qui sont là pour notre avertissement. Car ce que tu ne vois pas, ce que tu laisses échapper, sera perdu pour toi, sera perdu pour la connaissance de ce qui va advenir. L'envie de se battre est le signe des armes ; les armes, un signe avant-coureur de la guerre et de la mort.

Remarquez, l'élève n'est pas parfait ; il apprend. Lorsqu'il sera devenu comme son maître, il sera parfait. Si donc quelqu'un me prêche de Dieu, je souhaite aussi voir en lui la perfection. Quelle est cette perfection ? C'est d'être comme le maître, et le maître, c'est le Christ. Celui qui annonce sa parole doit marcher dans ses pas, venir au nom du Seigneur – sinon il vient en son nom propre. S'il ne sait guérir le corps, comment pourrait-il vouloir guérir l'âme ?

Dire que l'homme doit être parfait fait mal à celui qui ne l'est point. C'est pourquoi le Christ nous a enseigné les signes auxquels on peut reconnaître les vrais et les faux prophètes. Chez celui qui agit au nom du Seigneur, la parole et l'œuvre sont unies comme le sont dans le mariage mari et femme ; si par contre cela est séparé, et si nous attachons foi aux paroles non accompagnées d'œuvres, alors nous sommes trompés, car la parole qui vient de Dieu n'est jamais sans les œuvres. Sans l'Esprit, la parole est sans force ; bien au contraire, elle est même le commencement du mal ; prononcer la parole de Dieu, c'est bien ; mais si l'Esprit de Dieu n'y est pas, il ne s'ensuit qu'erreur et tromperie.

Mais l'homme s'est mis à la place de Dieu ; il dit : Crois-moi, crois à ma parole et à mon interprétation. Mais cela est contraire au commandement, car c'est par l'esprit de Dieu que

nous sommes éclairés, et non par l'esprit de l'homme. Et pourtant la parole de Dieu passe par l'homme.

C'est pourquoi il ne faut rien ajouter à la parole de Dieu ; et ne pas prêcher notre discours à côté ou à la place de la parole de Dieu. Le diable, s'il avait la forme humaine, ne se comporterait pas autrement que ces faux prophètes, et ces faux prédicateurs.

Lorsqu'on sollicite d'eux des signes qui authentifieraient leur qualité d'apôtres, ils répondent qu'on exige d'eux ce que les pharisiens exigeaient du Christ. Ce n'est pourtant pas cela ; car les pharisiens demandaient des signes dans le ciel, et non en l'homme ; ils demandaient que le Christ bouleversât l'ordre de la nature. Or, il s'agit des signes chrétiens, non des signes païens : Dieu aime les âmes simples qui ne déforment pas sa parole, qui ne tiennent pas de discours à partir de leur fantaisie, qui n'entendent pas la parole de Dieu comme elle est en elle-même. Celui qui demeure ainsi dans l'enseignement du Seigneur est un homme libre ; il ne cherche pas à se substituer à la parole de Dieu ; il annonce la bonne nouvelle dans la simplicité, sans cérémonie.

Les faux apôtres disent qu'il faut des prêtres et des prédicateurs. Mais les chrétiens n'ont pas besoin de leurs sermons. Le Christ ne l'a pas commandé ; il a dit : *Allez dans le monde entier, prêchez à ceux qui ne savent pas ; non pas à ceux qui savent.* Les chrétiens connaissent le Christ ; s'ils ne le portent pas dans leur cœur, lui qui leur a été annoncé il y a mille cinq cent ans, alors ils demeureront sur le bord du chemin et aucun sermon n'y fera rien. C'est aux Turcs qu'il faut prêcher, aux Tartares, aux Païens – et le faire dans la simplicité, comme les apôtres, en mettant en accord les œuvres et la parole.

Ceux qui sont baptisés n'ont pas besoin de sermons ; s'ils ne veulent pas suivre le Christ la prédication n'y changera rien. C'est aux non-baptisés qu'il faut prêcher et annoncer le baptême. Et si les faux apôtres disent que ceux qui sont

baptisés peuvent se tromper et qu'il faut par conséquent les instruire, il faut répondre que s'ils portent l'Évangile dans leur cœur, ils ne peuvent pas se tromper, et si cela ne vient pas du cœur, le sermon ne servira de rien. En réalité les faux apôtres avancent de faux arguments simplement pour garder leur charge et leur fonction ; ils trouveront toujours autant d'arguments qu'il est nécessaire pour garder leurs avantages.

La parabole du bon Samaritain nous montre clairement qu'il y a au moins deux espèces d'hommes dont nous n'avons nul besoin : du prêtre qui signifie pour nous le siège romain et tout ce qui est autour ; et du lévite, c'est-à-dire des prédicants. Les deux ne nous sont d'aucune utilité. Ne passent-ils pas devant le blessé sans le regarder ?

Le Christ nous met en garde devant eux : ce sont de faux prochains, de faux apôtres. Pourquoi nous confesserions-nous à eux, à eux qui sont divisés en eux-mêmes ? N'est-ce pas là un signe ? Ce qui ne vaut pas se divise, ce qui vaut demeure dans l'unité, demeure dans le même chemin.

Ah, vous les prêtres et les lévites, c'est-à-dire vous les pasteurs et les prédicants, tout le malheur, le besoin et la guerre viennent de vous, parce que vous égarez le monde ! Pourquoi le roi et les princes sont-ils en guerre les uns contre les autres ? Parce qu'ils ne vivent pas comme des apôtres, selon le commandement du Christ ; c'est pourquoi il y a la peste, il y a la cherté de la vie, il y a la misère, il y a des signes dans le soleil et dans la lune... le fils est contre le père, le père contre le fils.

Mais il y aura des apôtres, des vrais, qui enseigneront les non-croyants et leur annonceront la bonne nouvelle ; ils accompliront des signes comme les apôtres : ils ressusciteront les morts et guériront les lépreux ; ils n'auront ni or, ni argent, ils seront des vrais pèlerins et attendront qu'on leur serve à manger. Les faux prophètes, par contre, nous trompent et nous aveuglent, leur enseignement ne vaut pas et lorsqu'ils annoncent un malheur, il y en a toujours deux qui arrivent ; de sorte qu'avec le temps les choses ne peuvent qu'empirer, car

sept diables viendront habiter la maison si un la quitte, un mal pire prend la place du premier.

Toi, Clément VII, à présent la tête des chrétiens, étudie et approfondis l'Écriture, avec tes cardinaux et tous les dignitaires oints par toi. Car tu es la racine, si on la coupe, tout le reste meurt et tombe. Tout tient à toi, tu portes tout comme l'arbre porte les branches. Tes ennemis veulent renverser ton siège. Ne les laisse pas prendre ta place, car ils seraient pires que toi, par les sept diables qu'ils apporteraient avec eux !

Continuité de la mission apostolique

Il existe une mission apostolique qui perdure. Cette mission instituée et réglée par Dieu, comporte trois grands moments : les prophètes, les apôtres, les disciples.

Les prophètes ne disent que ce qu'ils sont directement appelés à dire à Dieu. Ils sont de l'Ancien Testament ; ils y ont annoncé le Christ, son enseignement, son commandement, sa rédemption. Et ils ont de la sorte annoncé la vie bienheureuse. Ils sont morts, et il n'y a plus de prophètes ; ils ont pris fin avec Jean-Baptiste ; il en a été le dernier. L'Ancien Testament s'est achevé avec lui, le Nouveau a commencé avec lui. Ainsi s'est achevé le règne des bienheureux prophètes.

Après eux a débuté l'ère des apôtres. Ils ont, eux aussi, annoncé la vie bienheureuse, et enseigné que celle-ci ne peut résider que dans le Christ. Il y en eut douze, avec quelques autres compagnons comme Paul, Étienne, Barnabé, etc. Ils ont prêché et transmis ce que le Christ, le fils de Dieu, leur a commandé de dire et de faire. Mais leur règne aussi a pris fin ; et ils ne sont plus.

Après eux sont apparus, conformément à l'ordre institué par Dieu, les disciples. Ce sont eux qui, pour la suite des temps, remplissent la mission des prophètes en en faisant connaître les écrits ; et celles des apôtres en transmettant leur enseignement et leurs écrits. Ils ne sont pas prophètes pour

autant, ni apôtres, mais disciples. Certes, on pourrait les appeler apôtres ou prophètes, non pas parce qu'ils le seraient vraiment, mais parce qu'ils annoncent le même message qu'eux ; c'est pourquoi il convient de les suivre fidèlement ; car ils nous montrent le chemin qui conduit à la vie bienheureuse dans le Christ – et qu'il n'existe pas d'autre voie qui y conduise. Comment suivre ce chemin ? Ils nous l'enseignent. Car leur mission est un office institué par Dieu, et ils le tiennent de lui. Et comme cette mission est la plus haute, il est utile de la faire connaître.

C'est un grand bienfait que Dieu nous témoigne en nous envoyant ainsi, en tous temps, des messagers qui nous enseignent le chemin de la vie bienheureuse. L'Esprit les illumine, c'est pourquoi ils parlent si merveilleusement du Royaume de Dieu. Ils parlent avec des langues de feu, et une langue permet d'en comprendre plusieurs.

C'est par l'Esprit qu'ils sont admirables ; c'est lui le fondement de leur enseignement ; c'est lui également qui est à l'origine de leur pouvoir parmi nous sur terre : ils guérissent les lépreux – ce qui n'est pas possible par les voies de la nature – et le font merveilleusement par une seule parole : *Tu es guéri* ; et le malade est guéri. De même par une seule parole, ils ressuscitent les morts, etc. Et tout en produisant ainsi des signes, ils ne sont ni orgueilleux, ni vaniteux ; ils ne s'enrichissent pas. Ils boivent un poison, et cela ne leur nuit point ; on les enchaîne, et ils se trouvent libérés sans intervention humaine. Ils méprisent les biens de ce monde ; ils marchent sans chaussures, et ne portent pas d'argent, pour montrer que leur royaume n'est pas de ce monde. Combien grands serons-nous auprès de Dieu si seulement nous leur offrons une gorgée d'eau, ou une bouchée de pain de seigle !

Ils marchent sur les traces de leur maître, le Christ, qui les protège et qui les soutient en leurs œuvres et leur enseignement. Ce sont eux que nous devons écouter ; c'est d'eux que nous devons apprendre. Ils sont la lumière en ce monde et sont le sel pour nos cœurs.

Ils se réjouissent de savoir leur nom inscrit dans le Livre de vie. Et lorsque vient l'heure de la mort, ils auront accompli la mission qui leur est confiée ; ils mourront bienheureux dans le Seigneur, et entreront dans la vie éternelle, car ils ont prêché la paix, et non leur propre intérêt.